

J'oubliais de dire, pour rassurer ceux qui pourraient croire qu'il y a du danger à descendre dans cette caverne, qu'on n'y rencontre point d'air méphitique, et que la respiration n'y est aucunement gênée: ce qui provient sans doute de ce que l'air atmosphérique y a un libre accès."

J. S. R.

Montréal, Avril, 1826.

LETTRES SUR L'ANGLETERRE.

PAR A. DE STAEL HOLSTEIN.

LE N^o. LXXXV de l'*Edinburg Review*, contient la critique et de nombreux extraits de l'ouvrage ci-dessus. Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs les suivants, qui nous ont paru d'autant plus intéressants, qu'ils semblent se rattacher aux questions importantes qui ont été agitées dernièrement dans notre parlement provincial, et qui s'agitent maintenant dans quelques uns de nos papiers publics, relativement aux propriétés foncières et aux lois par lesquelles elles se régissent.

“ En Angleterre, les fortunes de l'aristocratie sont immenses; le luxe est poussé à un excès inoui chez les hommes de la classe supérieure. La propriété foncière est concentrée dans un assez petit nombre de mains; l'étendue des fermes est fort considérable; l'exploitation des terres emploie d'énormes capitaux; l'agriculture se fait en grand et selon des méthodes scientifiques. Des lois prohibitives ont porté le prix des grains à un taux exagéré.— La classe des non-propriétaires est beaucoup plus nombreuse qu'en France; près d'un dixième de la population est assité par la taxe des pauvres.

“ Un maître de forges français, voyageant en Angleterre pour s'instruire des progrès qu'y a fait la fabrication du fer, descendit, il y a quelques années, au fond d'une mine de charbon située dans un des districts où les opinions radicales étaient le plus répandues parmi le peuple. Arrivé dans les galeries souterraines, il s'entretint avec les ouvriers, de la nature et de la durée de leur travail, de leur salaire, de leur nourriture, de tous les détails de leur condition. Les ouvriers, à leur tour, intéressés, par la conversation d'un homme qui montrait une connaissance précise de leurs intérêts et de leurs besoins, attirés d'ailleurs par la libéralité des opinions qu'il manifestait, lui adressèrent quelques questions sur l'état de la classe laborieuse en France. Combien d'ouvriers employez vous? lui demandèrent-ils.—Quatre ou cinq cents.—C'est quelque chose, et quel est leur salaire? Que coutent, dans la partie de la France que vous habitez, la nourriture et l'entretien d'une famille?—Leur salaire est inférieur au vôtre; mais cette infériorité